Le doyen s'obstine. Le suisse fait des effets de torse et tourmente sa hallebarde, dont la dorure étincelle.

Les enfants de chœur posent leurs cierges à terre et s'apprêtent à discuter, eux aussi...

Les dragons sont bien embêtés. Ils ne savent que faire. Le gendarme, bien que sans pitié, se laisse intimider par les récriminations des vicaires.

Et finalement, la petite troupe passe pendant que les dragons s'écartent... Le doyen a le sourire d'un homme qui a gagné la partie ; les vicaires rigolent et le suisse, comme tout fier d'avoir avec sa hallebarde eu raison d'un escadron de dragons, se redresse et prend l'air, sous son chapeau à plumes, d'un général qui passe sa revue...

N'oublions pas que nous sommes ici en pays flamand et que le curé jouit encore d'un prestige inconnu en d'autres régions.

La grève des « typos »

Au cours d'une réunion secrète tenue mardi soir les typographes avaient rédigé la teneur d'une lettre adressée à tous les patrons imprimeurs de Dunkerque.

Par cette lettre, le syndicat des typographes avertissait les patrons qu'une grève de 24 heures serait appliquée dans la journée du mercredi 4 mai. En conséquence le syndicat invitait les patrons à fermer leurs maisons et à cesser tout travail.

Une nouvelle réunion eut lieu ce matin à 10 heures.

Les typos s'y concertèrent pour l'attitude à tenir devant la situation faite par plusieurs imprimeurs.

Si la plupart avaient suspendu leurs travaux, il en était qui, avec un personnel improvisé ou non syndiqué continuait la besogne.

Au journal le « Nord Maritime » les typographes avaient décidé de donner leur démission du syndicat, pour continuer le travail.

Arrivés à quatre heures du matin au journal, ils n'en devaient sortir qu'à la nuit tombée, mangeant dans les ateliers.

Le citoyen Chagnon, secrétaire du syndicat, exposa l'embarras de la corporation, ennemie du désordre, devant la résistance de ces camarades et de divers patrons. Cette exposition fut faite devant les cinq mille grévistes assemblés qui consentirent à autoriser les typos à reprendre le travail dans certaines maisons.

Le « Phare du Nord » à la disposition duquel les « typos » vinrent se mettre vers midi, avait déjà dû prendre ses mesures pour paraître quand même.

Les immeubles des deux journaux avaient été l'objet d'une surveillance spéciale de la troupe.

M. le Préfet pose ses conditions aux grévistes

M. le Préfet n'aime pas les manifestations de femmes. Il les trouve plus dangereuses que celles des hommes. Cette méfiance envers le sexe faible a déterminé un conflit ce matin entre la sous-préfecture et la Bourse du Travail.

A six heures du matin avait lieu une première réunion des ouvrières de filature.

A dix heures devait en avoir lieu une autre, mais mixte celle-là, c'est-à-dire que les hommes intéressés au chômage des filatures devaient y assister.

Cela ne faisait pas l'affaire de M. le Préfet qui craignait des troubles à la sortie.

Des ordres furent donnés aux dragons, cuirassiers et gendarmes des barrages, de ne laisser passer vers la Bourse du Travail que les hommes seulement.

« Pas de femmes ! » comme dans le « Petit-Duc ».

Les ouvrières furent fort surprises de ce peu de galanterie du service d'ordre. Elles protestèrent. Leur nombre grossit.

Dans la salle de la Bourse les hommes s'étonnaient de ne pas voir arriver une seule de leurs compagnes.

Quand ils apprirent ce qui se passait, ils s'indignèrent et ils déléguèrent le citoyen Debrock, secrétaire adjoint des ouvriers du Port vers M. le Préfet.

M. le Préfet veut un képi

M. Vincent reçut le citoyen Debrock devant M. Trystram, sénateur et M. Bonhourre, sous-préfet. Il tint au délégué ouvrier avec toute la gravité qu'on lui connaît, ce discours :

« Les femmes sont un élément de trouble dans les manifestations. Je ne peux autoriser qu'une chose, c'est que les hommes se réuniront d'abord, puis ensuite les femmes.

Encore ceci, à une condition !

Je sais qu'à l'intérieur de la Bourse du Travail vous avez installé comme un trophée le képi du lieutenant de gendarmerie Laroque.

Il me faut ce képi !

Si vous me le rapportez, je donnerai des instructions pour qu'on permette la réunion des femmes. Pas avant !

Le citoyen Debrock, un peu désappointé revint vers ses camarades à la Bourse du Travail.

La nouvelle de cette exigence préfectorale fut assez mal accueillie.

Debrock retourna vers M. Vincent et lui dit :

« Il n'y a pas de képi à la Bourse du Travail ! »

M. le Préfet veut une pancarte

M. le Préfet exigea qu'on retrouvât ce képi. Devant l'impossibilité de ce fait que lui démontra le citoyen Debrock, M. Vincent demanda autre chose :

« Puisque vous n'avez plus le képi, rendez-moi la pancarte qui est affichée, je le sais, dans votre local.

Cette pancarte porte ces mots :

« Vengeons Poulain ».

Debrock s'en revint à nouveau à la Bourse où les grévistes furent extrêmement stupéfaits des conditions posées par M. le Préfet.

Une deuxième fois Debrock se représente devant M. Vincent pour lui dire qu'il n'y avait pas de pancarte, qu'on ne pouvait par conséquent la rendre et que les grévistes demandaient toujours que la réunion des femmes fut autorisée.

A midi le conflit n'était pas encore solutionné.

Et derrière les barrages des soldats, les ouvrières dansaient en chantant l' « Internationale ».

Les dragons chargent 300 ouvrières

UNE HEURE. — La rentrée des usines ne s'est pas produite sans incidents. Les ouvrières de filature, exaspérées de n'avoir pu se réunir, M. le Préfet n'ayant pas voulu céder, se réunirent en cortège et s'en allèrent Quai des Quatre-Ecluses, à l'usine Weill, où environ deux cents ouvrières avaient repris le travail le matin.

Elles s'attendaient à midi et demi à les voir sortir.

La sortie ne s'effectua point, car, MM. Weill avaient pris les mesures nécessaires pour permettre à leurs ouvrières de prendre leur repas dans l'usine.

Les grévistes s'irritèrent de ne pas voir sortir les travailleuses. Un groupe d'une soixantaine de femmes prit la tête d'un mouvement d'insurrection et voulut lapider l'usine. Des cailloux enlevés à la route empierrée qui entoure l'usine volèrent dans les vitres.

Quelques verrières présentèrent bientôt un aspect lamentable.

Une compagnie du 33me qui veillait sur l'usine tenta de disperser les manifestantes.

Des gendarmes à cheval durent intervenir.

Les ouvrières prirent alors la fuite par les remparts où ne purent grimper les chevaux.

Un individu blesse un caporal

TROIS HEURES. — Dans la rue Royale, vient de se produire un incident qui a ameuté la foule.

Un jeune énergumène, Maurice Petyt, âgé de dix-huit ans, avait provoqué un caporal du 33me régiment d'infanterie de service, M. Lucien Brême.

Tout en l'invectivant, il le frappa brutalement.

Le caporal voulut l'arrêter, mais Petyt lui lança un violent coup de tête. Les deux hommes roulèrent à terre.

D'autres soldats intervinrent et maîtrisèrent le jeune agresseur qui a été aussitôt transféré à la prison.

Nouveaux abandons du travail

Des ouvriers avaient regagné les usines, le matin. D'autres quittèrent le travail dans l'après-midi.

Les grévistes parcoururent dans le début de l'après-midi les divers coins de la ville et du port où on leur avait signalé que le travail persistait.

Ils y vinrent engager leurs camarades à se solidariser avec eux.

A la maison de bâches Lewintre et fils, une cinquantaine quittèrent le travail.

Chez Woussen, il en fut de même ainsi que chez Rigot-Stalars. Les nouveaux grévistes furent enrôlés dans la troupe paisible des manifestants, qui les mena à la Bourse du Travail, où la plupart d'entre eux, qui n'étaient pas syndiqués, se firent inscrire sur les rôles du syndicat.

On signale en ville plusieurs importantes maisons où le travail n'a pas été repris.

Incidents autour d'un vapeur

Vers trois heures, quelques incidents se produisirent autour du déchargement du vapeur « Hurlford » desservant la ligne Londres-Dunkerque, et amarré au Bassin du Commerce.

Une équipe de dockers était occupée à travailler quand arrivèrent les grévistes.

Ils invitèrent leurs camarades à les suivre.

L'équipe s'y refusa. Quelques paroles violentes furent échangées de part et d'autres et on put craindre un instant que des évènements graves ne se produisissent.

La police intervint et protégea les dockers au travail. Tout rentra dans l'ordre.

(Lire la suite en Dernière Heure)

Trois sachets sont l'exquis cadeau
Qu'offre Vaissier par trois Congo.

Les Elections Législatives

Chronique Electorale

2me Circonscription de Lille

Henri GHESQUIÈRE

Né en 1863, Henri Ghesquière est le fils aîné d'un ouvrier fileur. Enfant de Lille où il a passé toute son existence, il fut élève de l'école laïque de la rue d'Artois, à Moulins-Lille, jusqu'à l'âge de dix ans. Après l'obtention de son certificat d'études primaires, il dut quitter l'école pour l'atelier.

Dès l'âge de seize ans, il s'occupa de politique radicale ; il tenait de son père, républicain ardent qui combattit l'empire. A dix-sept ans, il devint le secrétaire adjoint du syndicat des marchands de journaux de Lille et des environs.

Il ne tarda pas à devenir socialiste et dès 1880, il adhéra au cercle d'études sociales, l' « Egalité », dans la rue des Bouchers, où il fit connaissance de Guesde, Lafargue, Jonquet, Delory, H. Carrette et d'autres pionniers socialistes de la première heure.

Il a été soldat au 15e d'artillerie à Douai où, pendant longtemps, il fut inquiété pour ses opinions socialistes; mais il sortit du régiment avec un certificat de bonne conduite. Il est heureux de n'avoir jamais été obligé de tirer sur les ouvriers en grève ni de participer à une conquête coloniale.

On sait que Ghesquière voudrait voir l'armée permanente transformée en milice nationale, en attendant que, par l'émancipation internationale des travailleurs, on puisse supprimer les guerres entre les nations.

Comme son père et ses quatre frères, il fit consciencieusement son service militaire sous le drapeau national qui n'est point celui de M. Dambrine ni des cléricaux, mais le drapeau de tous les Français.

Le drapeau rouge que le citoyen H. Ghesquière sert depuis trente ans, n'est pas le haillon de l'émeute la loque de la guerre civile, c'est l'emblème de l'émancipation internationale des travailleurs, de la confraternité des peuples, de la République sociale.

Depuis trente ans, Ghesquière s'est efforcé par la parole et par la plume, dans des milliers de réunions et dans de nombreux journaux, à propager la doctrine collectiviste et à organiser les prolétaires sous les trois formes d'organisation, socialiste, syndicale et coopérative, en vue d'amener plus sûrement les travailleurs à la conquête du pouvoir politique, à l'expropriation de la classe capitaliste et à la socialisation des grands moyens de production et d'échange.

Il est membre du Parti socialiste, il est syndiqué et coopérateur.

Depuis 1895, il est dans les assemblées électives : conseiller général depuis cette date, il a toujours défendu les revendications ouvrières et sociales, ainsi que les intérêts du département dans notre assemblée départementale. Il a été adjoint au maire pendant huit ans, sous l'administration Delory et il s'est surtout occupé de l'assistance communale. Député dans la dernière législature, il eut l'occasion de prendre plusieurs fois la parole à la tribune nationale pour réclamer l'amnistie en faveur des postiers révoqués pour faits de grève et connexes, dans les tarifs des douanes, pour la liberté de réunion et des manifestations pacifiques, pour l'augmentation de salaire des ouvrières et ouvriers des écoles nationales d'arts et métiers, contre l'incorporation en France des troupes noires d'Afrique, pour réclamer du gouvernement le dépôt de son projet de loi indemnisant les soldats victimes d'accidents contractés à l'occasion du service militaire et, à propos du ministère du Travail, pour réclamer du Parlement et du gouvernement, la réalisation la plus prochaine des réformes sociales.

Tous ses votes ont montré l'intérêt qu'il portait à l'amélioration et à l'affranchissement du sort du monde du travail

Ce n'est jamais Dambrine qui présentera de pareils états de service en faveur de la classe ouvrière.

De plus, on ne peut pas traiter le député sortant de la deuxième circonscription de « Quinze Mille », puisqu'il est de ceux qui ont voté contre l'augmentation du traitement parlementaire.

Père de famille, il élève sa nombreuse famille de la façon la plus honnête et, malgré son passage aux affaires, il est resté probe et pauvre.

Il a cinq garçons qui feront leur service militaire ; et, c'est dix ans d'impôt du sang, sans compter les lourdes charges qui lui auront incombé pour élever ses six enfants, qu'il paiera à l'Etat, subissant ainsi la lourde loi commune à toutes les familles nombreuses.

Républicain parce que socialiste, il est actuellement le candidat du Bloc républicain et, comme son passé répond de l'avenir, il retournera au Parlement pour poursuivre inlassablement la réalisation des réformes politiques et sociales indispensables à l'affranchissement du monde du travail.

J. R.

Une nouvelle lettre de M. Jooris

Nous recevons de M. Jooris, la nouvelle lettre suivante, qui n'infirme en rien l'exactitude des informations que nous avons publiées :

« Monsieur le Gérant
du « Réveil du Nord ».

» Votre correspondant après avoir dû constater que tout ce qu'il avait écrit était inexact continue en fournissant d'autres renseignements aussi erronés.

» En effet, 1° le conseiller général du canton Sud-Ouest n'a pas eu à reprendre de fonds à notre organisation pour l'excellente raison qu'il n'en versa jamais.

» D'ailleurs, M. Binauld, dans une réunion tenue il y a quinze jours rue d'Esquermes, 89, en réponse à un contradicteur socialiste, nia formellement avoir jamais fourni un centime à notre coopérative et à celle de création plus récente dont vous parlez.

» Ce premier point est donc inexact.

» 2° Jamais je n'ai eu à causer des rapports de l'Action libérale et des organisations ouvrières dans les différents Congrès syndicaux, mutualistes ou coopératifs auxquels j'ai pris part.

» Cette seconde affirmation est tout aussi inexacte.

» 3° Enfin le traitement que vous indiquez comme celui qui m'est alloué par mon conseil d'administration est de la plus haute fantaisie.

» Veuillez croire, Monsieur le Gérant, à l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Signé : JOORIS ».

A propos de lacération d'affiches

Nous avons indiqué hier que les affiches du citoyen Ghesquière, placées sur l'école Renan, avaient été lacérées par la femme du directeur. Notre bonne foi a été surprise et nous nous empressons de déclarer que si le fait de la lacération est exact en lui-même les circonstances nous en ont été fort inexactement rapportées par un de nos correspondants.

Nous prions Mlle R. Bonnemaison, directrice de l'école Renan, de vouloir bien nous excuser de l'avoir bien involontairement mêlée à un incident auquel elle est totalement étrangère.

1re circonscription de Lille

La candidature Saint-Venant acclamée

Magnifique réunion, hier soir, au patronage laïque de la rue de la Vignette. Nombre de radicaux y assistaient et la plupart des personnes composant l'auditoire ne purent y trouver place, la salle étant devenue trop petite pour les contenir toutes.

C'est le citoyen Bondues qui prit d'abord la parole pour causer de la tactique générale adoptée par les vrais républicains en vue du scrutin de ballotage. Bondues examine aussi les deux programmes presque connexes, des radicaux et des socialistes, qu'il compare et rapproche. Il rappelle aux radicaux le mépris dont les accablaient, avant le 1er tour de scrutin, les candidats réactionnaires et les électeurs de ces derniers. Aujourd'hui, ils ont, par intérêt, changé leur tactique et essaient par tous les moyens possibles de les attirer vers eux. L'orateur ne conclue pas à ce sujet, laissant à l'auditoire le soin d'apprécier cette façon de se comporter.

Après avoir parlé des idées que représente le drapeau rouge que l'on incrimine tant sans le connaître, Bondues cède la parole à Saint-Venant, candidat de la 1re circonscription.

Saint-Venant examine les agissements de M. Vandame et parle de la pression que celui-ci exerce sur les électeurs. Il faut aujourd'hui, s'écrie-t-il, que tous les républicains s'unissent dans un même effort, se disciplinent, pour lutter contre un ennemi commun: le cléricalisme. Pour terminer, il regrette que malgré l'invitation qu'il leur en a été faite, les contradicteurs réactionnaires ne se soient pas plus souvent présentés dans les réunions socialistes pour réfuter ses arguments. L'ordre du jour suivant est ensuite proposé ;

Ordre du jour : Les citoyens Radicaux et Socialistes, réunis au patronage laïque de la rue de la Vignette, après avoir entendu les explications républicaines des citoyens Bondues et Saint-Venant, s'engagent à faire toute la propagande nécessaire, afin de faire triompher le citoyen Saint-Venant, contre le candidat réactionnaire Vandame. Ils lèvent la séance au cri de : Vive la République démocratique et sociale.

Cet ordre du jour est mis aux voix et adopté à l'unanimité.

3e Circonscription de Lille

Delory acclamé à Mons-en-Barœul

La réunion organisée par le Parti socialiste, mardi soir, au Café de la Mairie, obtint un vif succès.

Le bureau était composé des citoyens Malbrancq, président ; Montuelle et Waelens, assesseurs.

Orateurs inscrits : Delory, Lelièvre, Lebreton, Philippe.

Lelièvre remercie les électeurs qui ont accordé leurs suffrages à Delory au premier tour de scrutin, puis fait appel à la discipline républicaine pour que l'œuvre si bien commencée se termine par un triomphe. Il rappelle que les socialistes n'ont jamais refusé leur concours au parti radical lorsqu'il s'est agi d'abattre la réaction. Témoin, les élections sénatoriales avec MM. Tribourdaux et Debierre, comme candidats, auxquels il n'a pas manqué une seule voix socialiste. S'ils ont échoué, la faute en est aux républicains modérés.

Le citoyen Lebreton montre aux ouvriers qu'ils peuvent compter sur les élus socialistes pour l'amélioration de leur condition et les engage à voter dans toutes les circonscriptions pour les candidats républicains agréés par le Parti.

Philippe prend la parole à son tour. En termes excellents, il établit un parallèle entre le républicanisme de M. Duburcq et celui de Delory. Le premier est tout simplement un réactionnaire affublé du masque républicain pour mieux tromper les électeurs ; mais la presse qui le soutient (*Dépêche* et *Croix*) trahit sa nuance ; c'est un clérical pur. Quant au citoyen Delory, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister. Socialiste convaincu, il est avant tout républicain.

Le citoyen Delory remplace Philippe à la tribune. Reprenant, sous une autre forme les idées émises par les orateurs précédents, il détruit une à une les légendes forgées par la réaction sur le socialisme.

Après avoir démontré que les radicaux ne pouvaient, sans se mettre en contradiction avec leur programme, accorder leurs voix à son concurrent, il convie tous les vrais républicains à faire tout leur devoir au scrutin de ballottage

L'appel à la contradiction fait par le président n'ayant pas eu de résultat l'ordre du jour suivant, mis aux voix, est adopté à l'unanimité moins une voix !

« Les électeurs républicains de Mons-en-Barœul, réunis au Café de la Mairie, après avoir entendu les citoyens Lelièvre, Lebreton, Philippe et Delory, s'engagent à faire toute la propagande utile pour assurer un succès éclatant à la candidature de Delory au prochain scrutin de ballottage ».

6me Circonscription de Lille

Appel du citoyen Delecroix aux Républicains de la 6e circonscription

Nous avons dit que nous reviendrions sur la réunion tenue lundi à Hem. Il est d'autant plus nécessaire de le faire que M. Ducrocq et les journaux qui le soutiennent cherchent à jeter le trouble dans les esprits par de savants mensonges.

Le citoyen Delecroix a, au commencement de la réunion, fait une déclaration fort nette sur le devoir de tous les républicains au scrutin de ballotage.

La voici :

« Une entente a été conclue entre les fédérations socialiste et radicale pour le désistement des candidats les moins favorisés ; j'abandonne la lutte et, m'adressant à tous les électeurs de la 6e circonscription, et en particulier à ceux d'Hem, je leur rappelle que le devoir républicain est de voter pour Dubled.

» Vous avez devant vous M. Ducrocq-Boutemy, représentant de toutes les réactions coalisées. Vous savez quelles sont ses attaches ; il est défendu par la « Croix du Nord » et le « Journal de Roubaix ».

» J'engage donc tous les républicains qui ont voté pour moi à voter pour le citoyen Dubled, seul candidat du bloc républicain.

» Dans d'autres circonscriptions, les socialistes vont faire leur devoir en faisant triompher des radicaux comme Dron et Potié, les républicains n'ont pas le droit de se dérober. »

Et en fin de séance, le citoyen Delecroix reprenait la parole pour insister encore.

« Le citoyen Dubled vous rappelait, dans son discours, qu'en 1906 tous les socialistes avaient su faire leur devoir ; vous ne nous déshonorerez pas en oubliant de faire le vôtre. Il ne manquera pas une voix radicale à Dubled.

» Il a rappelé aussi la campagne d'injures et de perfides insinuations menée contre moi et les chefs du parti radical de la circonscription, par M. Ducrocq, ses journaux et son parti.

» Il est impossible à des radicaux, à des républicains de voter pour un homme qui ramassa la boue à pleines mains pour essayer de salir la République et les défenseurs de la République. »

L'appel du citoyen Delecroix sera entendu dans les cantons de Roubaix-Ouest, Lannoy et Cysoing comme il le fut à Hem, où l'ordre du jour suivant fut voté à l'unanimité :

« Les 300 électeurs, réunis salle de « Ma Campagne », à Hem, après avoir entendu la déclaration du citoyen Delecroix et les discours des citoyens Chuffart, Dubled et Debaisieux, s'engagent à faire triompher dimanche 8 mai, la candidature du citoyen Dubled, seul représentant de la République laïque et sociale, contre M. Ducrocq, représentant de toutes les réactions ;

» Lèvent la séance au cri de : Vive la République sociale et démocratique ! »

3e Circonscription d'Avesnes

Une bonne blague

Le Président de la Fédération Radicale du Nord nous communique la note suivante :

La Fédération du Nord reçoit le télégramme suivant :

« Paris.

» Sur demande pressante comités radicaux, présentée par Dehove, député, « Comité Exécutif » décide soutenir candidature Achille Carlier contre dissident Vincent, et compte sur loyalisme républicain des électeurs 3e circonscription pour assurer victoire Parti sur le nom Achille Carlier,

» VALLEE, sénateur,
» Président Comité Exécutif. »

Par suite de l'accord conclu entre les Fédérations socialiste et radicale et radicale-socialiste du Nord, il s'ensuit qu'Achille Carlier devient le candidat de l'entente commune.

Ça, c'est le comble !

Le candidat de l'entente commune serait n'importe qui, pourvu que la Fédération Radicale le désire ?

Avec ce raisonnement, la Fédération Radicale pourrait déclarer après coup que le candidat de l'entente commune est M. Seydoux, par exemple, si M. Seydoux était encore disponible et réclamer du Parti socialiste qu'il soutienne M. Seydoux, au nom de cette entente.

De même dans une situation analogue, le Parti Socialiste, retirant, après la conclusion d'une entente, son candidat favorisé du premier tour, pourrait présenter M. Gustave Hervé et l'imposer à l'entente commune.

Comme idée, c'est plutôt rigolo.

Il n'y a qu'une règle possible : le candidat de l'entente commune est le candidat de gauche arrivé premier au premier tour de scrutin ; à moins, bien entendu, que ce dernier disparaisse de lui-même pour une raison quelconque.

C'est, dans tous les cas, la règle dont doivent s'inspirer les électeurs de gauche auxquels, parlant en notre nom et au nom des partis dont aucun n'est représenté par nous, nous nous adressons en toute confiance.

En ce qui concerne la troisième circonscription d'Avesnes, nous ne doutons pas de l'attitude des électeurs socialistes, pour l'excellente raison que celle-ci est déjà très solidement prise.

Entre M. Carlier le modéré investi, ou plutôt travesti en radical par la Préfecture, et le citoyen Vincent arrivé premier dès le premier tour, et qui, avant le premier tour, faisait justement remarquer qu'il était d'accord avec le candidat socialiste sur toutes les réformes immédiates, les travailleurs de la troisième circonscription d'Avesnes ne sauraient hésiter.

Ils feront faire un pas à gauche à leur circonscription et laisseront M. Carlier pour compte à la Préfecture qui se trompe d'époque en se figurant pouvoir user, comme sous l'Empire, de la candidature officielle.

ECHANGE DE LETTRES

M. Dehove, se plaignant dans « Le Progrès » de la non insertion d'une lettre adressée au « Réveil », nous la publions ci-dessous avec la réponse qui y fut faite :

Monsieur Delesalle,
du *Réveil du Nord*,

Dans votre estimable journal, vous me reprochez, à propos de mon désistement éventuel en faveur de M. Cantineau, d'avoir attendu d'être battu pour aller à la réaction.

Je vous connais trop pour douter un instant que votre bonne foi n'ait été surprise et qu'il me suffira, pour modifier votre opinion, de remettre les choses au point.

Après le scrutin du 24 avril, dont vous connaissez les résultats, je me trouvais entre M. Cantineau qui avait obtenu 2,739 suffrages avec une profession nettement radicale-socialiste et après avoir non moins nettement repoussé toute proposition de la part du parti réactionnaire, et d'un autre côté M. Vincent, en faveur de qui avaient été lancés à la veille du scrutin des appels aux électeurs de M. Namur et aux collectivistes de la circonscription.

FEUILLETON DU 5 MAI. — N. 17

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

ROBUR LE CONQUERANT

par Jules VERNE

En une heure, on avait franchi les deux cents kilomètres du détroit de Corée, puis, la pointe extrême de cette presqu'île. Tandis que le typhon allait battre les côtes sud-est de la Chine, l'*Albatros* se balançait sur la Mer Jaune, et, pendant les journées du 22 et du 23, au-dessus du golfe de Petchéli ; le 24, il remontait la vallée du Peï-Ho, et il planait enfin sur la capitale du Céleste-Empire.

Penchés en dehors de la plate-forme, les deux collègues, ainsi que l'avait annoncé l'ingénieur, purent voir très distinctement cette cité immense, le mur qui la sépare en deux parties, — ville mandchoue et ville chinoise, — les douze faubourgs qui l'environnent, les larges boulevards qui rayonnent vers le centre, les temples dont les toits jaunes et verts se baignaient dans le soleil levant, les parcs qui entourent les hôtels des mandarins ; puis, au milieu de la ville mandchoue, les six cent soixante-huit hectares de la ville Jaune, avec ses pagodes, ses jardins impériaux, ses lacs artificiels, sa montagne de charbon qui domine toute la capitale ; enfin, au centre de la ville Jaune, comme un carré de casse-tête chinois encastré dans un autre, la ville Rouge, c'est-à-dire, le Palais Impérial avec toutes les fantaisies de son invraisemblables architecture.

En ce moment, au-dessous de l'*Albatros*, l'air était empli d'une harmonie singulière. On eût dit d'un concert de harpes éoliennes. Dans l'air planaient une centaine de cerfs-volants de différentes formes, en feuilles de palmiers ou de pandanus, munis à leur partie supérieure d'une sorte d'arc en bois léger, sous-tendu d'une mince lame de bambou. Sous l'haleine du vent, toutes ces lames, aux notes variées comme celles d'un harmonica, exhalaient un murmure de l'effet le plus mélancolique. Il semblait que, dans ce milieu, on respirât de l'oxygène musical.

Robur eut alors la fantaisie de se rapprocher de cet orchestre aérien, et l'*Albatros* vint lentement se baigner dans les ondes sonores que les cerfs volants émettaient à travers l'atmosphère.

Mais, aussitôt, il se produisit un extraordinaire effet au milieu de cette innombrable population. Coups de tam-tams et autres instruments formidables des orchestres chinois, coups de fusils par milliers, coups de mortiers par centaines, tout fut mis en œuvre pour éloigner l'aéronef. Si les astronomes de la Chine reconnurent, ce jour-là, que cette machine aérienne, c'était le mobile dont l'apparition avait soulevé tant de disputes, les millions de Célestes, depuis l'humble tankadère jusqu'aux mandarins les plus boutonnés, le prirent pour un monstre apocalytique qui venait d'apparaître sur le ciel de Bouddah.

On ne s'inquiéta guère de ces démonstrations dans l'inabordable *Albatros*. Mais les cordes, qui retenaient les cerfs-volants aux pieux fichés dans les jardins impériaux, furent ou coupées ou halées vivement. De ces légers appareils, les uns revinrent rapidement à terre en accentuant leurs accords, les autres tombèrent comme des oiseaux qu'un plomb a frappés aux ailes et dont le chant finit avec le dernier souffle.

Une formidable fanfare échappée de la trompette de Tom Turner, se lança alors sur la capitale et couvrit les dernières notes du concert aérien. Cela n'interrompit pas la fusillade terrestre. Toutefois, une bombe ayant éclaté à quelques vingtaines de pieds de sa plate-forme, l'*Albatros* remonta dans les zones inaccessibles du ciel.

Que se passa-t-il pendant les quelques jours qui suivirent ? Aucun incident dont les prisonniers eussent pu profiter. Quelle direction prit l'aéronef? Invariablement celle du sud-ouest — ce qui dénotait le projet de se rapprocher de l'Indoustan. Il était visible, d'ailleurs, que le sol, montant sans cesse, obligeait l'*Albatros* à se diriger selon son profil. Une dizaine d'heures après avoir quitté Pékin, Uncle Prudent et Phil Evans avaient pu entrevoir une partie de la Grande Muraille sur la limite du Chen-Si. Puis, évitant les monts Loungs, ils passèrent au-dessus de la vallée de Wang-Ho et franchirent la frontière de l'Empire chinois sur la limite du Tibet.

Le Tibet, — hauts plateaux sans végétation, de ci de là pics neigeux, ravins desséchés, torrents alimentés par les glaciers, bas-fonds avec d'éclatantes couches de sel, lacs encadrés dans des forêts verdoyantes. Sur le tout, un vent souvent glacial.

Le baromètre, tombé à 450 millimètres, indiquait alors une altitude de plus de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, la température, bien que l'on fût dans les mois les plus chauds de l'hémisphère boréal, ne dépassait guère le zéro. Ce refroidissement, combiné avec la vitesse de l'*Albatros*, rendait la situation peu supportable. Aussi, bien que les deux collègues eussent à leur disposition de chaudes couvertures de voyage, ils préférèrent rentrer dans le roufle.

Il va sans dire qu'il avait fallu donner aux hélices suspensives une extrême rapidité, afin de maintenir l'aéronef dans un air déjà raréfié. Mais elles fonctionnaient avec un ensemble parfait, et il semblait que l'on fût bercé par le frémissement de leurs ailes.

Ce jour-là, Garlok, ville du Tibet occidental, chef-lieu de la province de Guari-Khorsoum, put voir passer l'*Albatros*, gros comme un pigeon voyageur.

Le 27 juin, Uncle Prudent et Phil Evans aperçurent une énorme barrière, dominée par quelques hauts pics, perdus dans les neiges, et qui leur coupait l'horizon. Tous deux, arcboutés alors contre le roufle de l'avant pour résister à la vitesse du déplacement, regardaient ces masses colossales. Elles semblaient courir au-devant de l'aéronef.

« L'Himalaya, sans doute, dit Phil Evans, et il est probable que ce Robur va en contourner la base, sans essayer de passer dans l'Inde.

— Tant pis ! répondit Uncle Prudent. Sur cet immense territoire, peut-être aurions-nous pu...

— A moins qu'il ne tourne la chaîne par le Birman à l'est, ou par le Népaul à l'ouest.

— En tous cas, je le mets au défi de la franchir !

— Vraiment ! » dit une voix.

Le lendemain, 28 juin, l'*Albatros* se trouvait en face du gigantesque massif, au-dessus de la province de Zzang. De l'autre côté de l'Himalaya, c'était la région du Népaul.

En réalité, trois chaînes coupent successivement la route de l'Inde, quand on vient du nord. Les deux septentrionales, entre lesquelles s'était glissé l'*Albatros*, comme un navire entre d'énormes écueils, sont les premiers degrés de cette barrière de l'Asie centrale. Ce furent d'abord le Kouen-Loun, puis le Karakoroum, qui dessinent cette vallée longitudinale et parallèle à l'Himalaya, presque à la ligne de faîte où se partagent les bassins de l'Indus, à l'ouest, et du Brahmapoutre, à l'est.

Quel superbe système orographique ! Plus de deux cents sommets déjà mesurés, dont dix-sept dépassent vingt-cinq mille pieds ! Devant l'*Albatros*, à huit mille huit cent quarante mètres, s'élevait le mont Everest. Sur la droite, le Dwalaghiri, haut de huit mille deux cents. Sur la gauche, le Kinchanjunga, haut de huit mille cinq cent quatre-vingt-douze, relégué au deuxième rang depuis les dernières mesures de l'Everest.

Evidemment, Robur n'avait pas la prétention d'effleurer la cime de ces pics ; mais, sans doute, il connaissait les diverses passes de l'Himalaya, entre autres, la passe d'Ibi-Gamin, que les frères Schlagintweit, en 1856, ont franchie à une hauteur de six mille huit cents mètres, et il s'y lança résolument.

Il y eut là quelques heures palpitantes, très pénibles même. Cependant, si la raréfaction de l'air ne devint pas telle qu'il fallut recourir à des appareils spéciaux pour renouveler l'oxygène dans les cabines, le froid fut excessif.

Robur, posté à l'avant, sa mâle figure sous son capuchon, commandait les manœuvres. Tom Turner avait en main la barre du gouvernail. Le mécanicien surveillait attentivement ses piles dont les substances acides n'avaient rien à craindre de la congélation — heureusement. Les hélices, lancées au maximum de courant, rendaient des sons de plus en plus aigus, dont l'intensité fut extrêmes, malgré la moindre densité de l'air. Le baromètre tomba à 290 millimètres, ce qui indiquait sept mille mètres d'altitude.

Magnifique disposition de ce chaos de montagnes ! Partout des sommets blancs. Pas de lacs, mais des glaciers qui descendent jusqu'à dix mille pieds de la base. Plus d'herbe, rien que de rare phanérogames sur la limite de la vie végétale. Plus de ces admirables pins et cèdres, qui se groupent en forêts splendides aux flancs inférieurs de la chaîne. Plus de ces gigantesques fougères ni de ces interminables parasites, tendus d'un tronc à l'autre, comme dans les sous-bois de la jungle. Aucun animal, ni chevaux sauvages, ni yaks, ni bœufs tibétains. Parfois une gazelle égarée jusque dans ces hauteurs. Pas d'oiseaux, si ce n'est quelques couples de ces corneilles qui s'élèvent jusqu'aux dernières couches de l'air respirable.

Cette passe enfin franchie, l'*Albatros* commença à redescendre. Au sortir du col, hors de la région des forêts, il n'y avait plus qu'une campagne infinie qui s'étendait sur un immense secteur.

Alors Robur s'avança vers ses hôtes, et d'une voix aimable :

« L'Inde, messieurs, » dit-il.

X

Dans lequel on verra comment et pourquoi le valet Frycollin fut mis à la remorque

L'ingénieur n'avait point l'intention de promener son appareil au-dessus de ces merveilleuses contrées de l'Indoustan. Franchir l'Himalaya pour montrer de quel admirable engin de locomotion il disposait, convaincre même ceux qui ne voulaient pas être convaincus, il ne voulait sans doute pas autre chose. Est-ce donc à dire que l'*Albatros* fût parfait, quoique la perfection ne soit pas de ce monde ? On le verra bien.

(A suivre.)

Ce roman est extrait de la série des « Voyages Extraordinaires » de Jules Verne, publiée par la maison Hetzel. Tous droits de traduction et de reproduction réservés dans tous les pays.